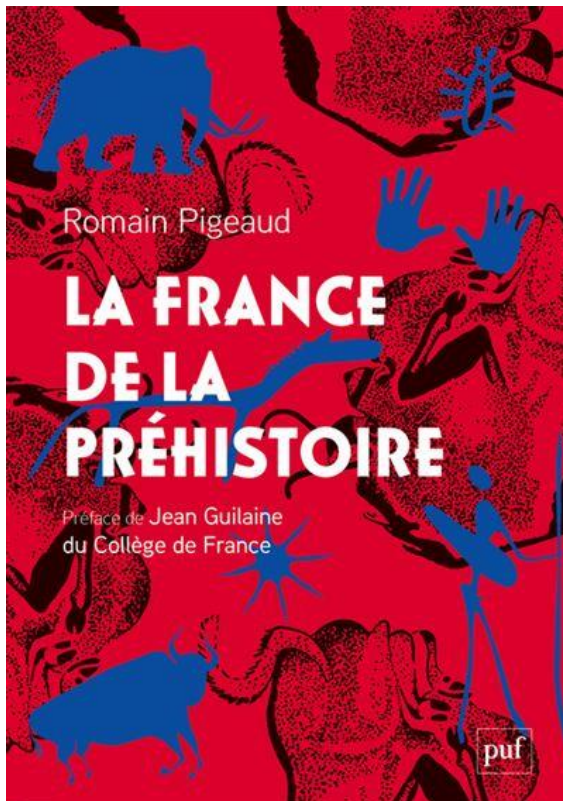


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Compilation des hommages de la séance du 15 novembre 2024

Jean GUILAINE



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage « *La France de la Préhistoire* » par Romain Pigeaud, Presses Universitaires de France, Paris, 2024, 665 p. Des ouvrages de synthèse sur les origines préhistoriques de notre pays sont régulièrement publiés depuis la fin du XIX^e siècle. De tels livres ont longtemps été rédigés par un unique auteur, dominant suffisamment le sujet pour évoquer des époques et des cultures fort différentes. Ainsi, par exemple de la *Préhistoire de France* de Frank Bourdier (Flammarion, 1974). Or ce n'est guère plus le cas aujourd'hui en raison d'une spécialisation grandissante qui rend difficile la maîtrise de thèmes en cours de forte diversification. De sorte que les récentes synthèses sur la préhistoire de la France se présentent le plus souvent sous la forme de recueils de contributions spécialisées édités sous la houlette d'un directeur d'ouvrage. Une telle prudence s'explique

par la difficulté à dominer des questions scientifiques de plus en plus complexes s'agissant des changements climatiques et environnementaux, de la variété des productions matérielles, des économies et des organisations sociales. Or R.Pigeaud s'est affranchi de cette précaution et, en dépit du réel handicap, a tenté de livrer sa version de cette très longue masse de millénaires conduisant de l'apparition d'*Homo ergaster* jusqu'aux fondeurs de bronze. Son érudition, forgée pendant des années de journalisme scientifique, d'éditeur d'ouvrages d'archéologie, d'enseignant et de spécialiste de l'art pariétal, lui a conféré une certaine aisance à vulgariser une documentation hétéroclite. De ce souci d'aller à l'essentiel, même lorsqu'il s'agit de débattre de sujets complexes, le lecteur lui saura gré.

Observons d'abord le souci de l'auteur de ne pas s'enfermer trop étroitement dans le cadre géographique hexagonal. Une préhistoire « nationale » n'a pas grand sens si elle est déconnectée d'un état plus général des connaissances. Si notre pays demeure directement concerné par le propos, les matériaux qui en proviennent génèrent des réflexions qui transgressent forcément nos frontières historiques. Penser à une échelle globale une Préhistoire de la France c'est aussi une façon d'éviter

le piège du roman national que la qualité peu discutable des sites français (grottes ornées paléolithiques, ancienneté et monumentalisme des mégalithes de l'Ouest) pourrait entretenir.

Autre caractère à noter, les ouvrages de synthèse sur notre préhistoire ont tendance à suivre un fil chronologique déroulant, depuis Gabriel de Mortillet et Emile Cartailhac, une trame évolutionniste conduisant des premiers galets taillés aux outils de métal : une matérialisation par l'instrument du progrès technique. Or c'est plutôt à un panorama thématique que l'auteur, sans se départir des rythmes du temps, nous convie en lien avec les plus récentes ouvertures de la discipline : oscillations et transformations climatiques dans la durée, modes de vie et pratiques funéraires et, sur des thèmes davantage sociaux, inégalités, violence, statut des femmes. Evidemment l'attention est portée sur quelques interrogations « inusables » dont certaines récemment réactivées : Néandertal parlait-il ? Comment se déroulèrent les épisodes de sa disparition face aux Sapiens ? Comment justement s'articula la transition moustérien/châtelperronien ? Qu'implique le « néronien » de la grotte Mandrin (Drôme) ? Quelle était la couleur de peau des paléolithiques ? Et sans oublier la persistance en nous de gènes néandertaliens.

On soulignera combien l'auteur s'est astreint à une régulière perspective historiographique. À tout moment, de fréquents rappels font référence aux apports des chercheurs qui, au fil des hypothèses, confirmées ou infirmées, ont construit la discipline. Une mise en confrontation de diverses théories est souvent proposée. Cette démarche doit être saluée à une époque où, peu à peu, tombent dans l'oubli la contribution des fondateurs et celle de ceux qui ont assumé le constant renouvellement des connaissances.

Quand finit la préhistoire ? L'auteur a choisi d'arrêter son propos à la fin de l'âge du bronze « là où commence l'Etat ». On aurait bien aimé le suivre tout au long de l'âge du fer, où, pourtant, l'Etat fait toujours défaut. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son autrice, l'ouvrage de Dominique Valbelle intitulé : *La porte de Tibère à Médamoud* ¹⁾.

Le site de Médamoud, localisé à environ 5 km au nord-est de Karnak, a été dédié au dieu thébain Montou-Rê et à sa parèdre Râttaouy. A cet emplacement un sanctuaire primitif fut remplacé par un grand temple plusieurs fois reconstruit ; notamment, à l'époque ptolémaïque. Enfin, l'édification d'enceintes et d'accès à l'édifice datent de l'époque d'Auguste et de Tibère.

Hélas, le propylône qui fait l'objet de cette publication n'a pas échappé à la dégradation des lieux, déjà observée par Vivant Denon, en 1799. A partir de 1925, des fouilles furent entreprises par l'Ifao et, en 1936, l'architecte Clément Robichon réalisa un montage photographique de la majeure partie du décor de cette porte monumentale, qu'il confia ultérieurement à Serge Sauneron. Lui-même, préoccupé par la détérioration inexorable des sites anciens, écrivait dans son introduction au *Temple d'Esna*²⁾ : *Il est donc essentiel d'assurer un relevé intégral de ces monuments menacés ; construction, plan, dimensions, gravures, inscriptions, couleurs, tout doit être noté, relevé, reproduit avec une minutie et une exactitude parfaites ; en théorie, ce genre de publication doit rendre inutile tout recours au monument lui-même ; pour quelque étude que ce soit ; en pratique, il doit permettre, si le monument disparaissait, de le reconstituer pierre à pierre, signe à signe, scène à scène* ». Ces recommandations conservent, bien entendu, toute leur acuité et il apparaît que les trois volumes de la porte de Tibère à Médamoud répondent parfaitement, pour le décor du propylône³⁾, aux propos de S. Sauneron qui avait lui-même transmis ce dossier à Dominique Valbelle en 1973. Ultérieurement, diverses circonstances ont différé l'avancement de ce projet dont l'édition tient aujourd'hui à la persévérance de son autrice.

Dans son contenu, le premier fascicule de la publication recense toutes les inscriptions qui accompagnent les 58 représentations sculptées, réparties sur les deux façades du monument, sur ses embrasures et les feuillures de cette porte, avec son linteau et quelques blocs non situés. Suivant l'usage, chaque scène est numérotée et située dans l'espace à l'aide de schémas de position, en plan et en élévation, et accompagnée d'un renvoi aux photographies et fac-similés du fascicule 2. Toutes

les inscriptions hiéroglyphiques sont reproduites suivies d'une translittération et d'une traduction. Enfin, les restitutions sont toujours étayées par un appareil critique développé.

Le décor de cette porte est présenté dans le deuxième fascicule intitulé « Photographies et fac-similés ». A la vue des planches qui illustrent la reconstitution des façades (cf.pl.1 et 44), le lecteur peut mesurer la prouesse qui conduit au gigantesque puzzle (de quelque 1100 blocs ou fragments sculptés) menant à l'examen du programme de décoration de ce propylône !

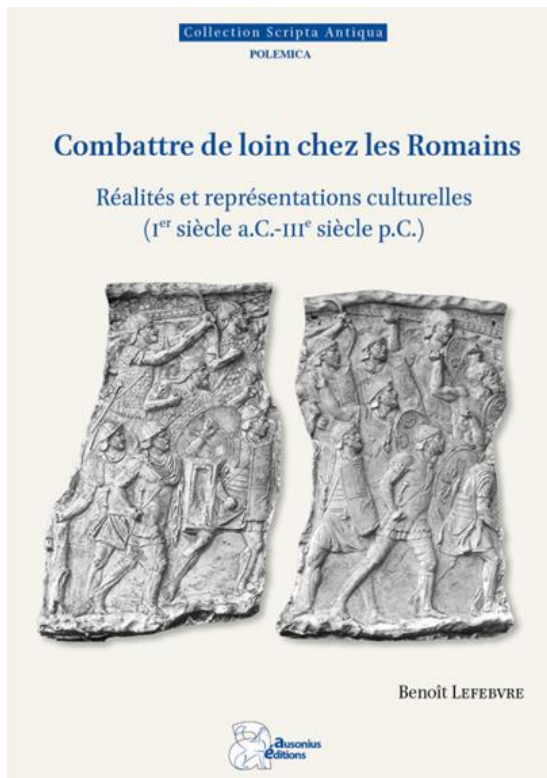
Relativement bien conservées, les scènes du soubassement reproduisent des processions de Nil d'Égypte qui viennent offrir les richesses végétales du pays aux divinités adorées sur le site. Au-dessus des bandeaux de soubassements, les façades ouest et est sont décorées de 42 tableaux. Les scènes sont toutes cernées par une ligne de sol, des colonnes latérales de textes et un plafond, parfois étoilé. A l'intérieur de ce cadre, les souverains, Auguste ou Tibère, sont figurés faisant des offrandes spécifiques (végétaux, encens, onguent, bijoux, vin, couronnes et symboles divers) à l'un ou l'autre membre du collège divin qui accompagne Montou-Rê et Râtaouy. De fait, ces tableaux illustrent un échange dans lequel ce qui est offert aux divinités incorpore ce qui leur est demandé en retour : à savoir, protection de vie, prospérité et pouvoir... Les textes de ces colonnes livrent également des éléments de traditions mythologiques régionales, avec des fragments d'hymnes nouveaux (scènes 31, 32, 49 ou 51). Enfin, une inscription sculptée au-dessus d'une frise de papyrus, formant bandeau de soubassement (scène 46), contient une dédicace de Tibère qui rapporte avoir fait ériger pour Montou-Rê, maître de Thèbes, taureau qui réside à Médamoud, une très grande porte (nommée) « Grand de terreur, grand de victoires », allusion au *palladium de Thèbes*, autrefois signalé par Etienne Drioton⁴). On relèvera au passage, la mention des quatre villes du palladium (Karnak-nord, Tôd, Armant et Médamoud) citées dans l'inscription de la feuillure nord (scène 31).

Dans le troisième fascicule, l'autrice a relevé la qualité et la richesse de l'épigraphie du monument qui valident la composition de cette livraison, elle-même empreinte de contributions récentes, inspirées par les travaux pionniers de Henry G. Fischer. La première partie suit ainsi le classement des signes hiéroglyphiques de A.H. Gardiner, sous la forme d'un Tableau paléographique de 76 planches, avec des fac-similés pour chaque item. Suivent en deuxième partie, des commentaires concernant les variantes de chaque signe ; puis, des observations relatives à l'ensemble du décor, respectivement aux différences qui distinguent les inscriptions attribuées à Auguste et celles de Tibère. Enfin, confusions de signes et martelages font l'objet de paragraphes distincts.

La qualité de cette publication trouve sa confirmation dans la bibliographie complète et les indices du vocabulaire égyptien, des épithètes royales et des divinités avec leurs propres épithètes, suivis de l'index des toponymes, ethnonymes, des lieux de cultes ; enfin, des scènes et formules. L'ensemble faisant de ce livre un ouvrage de référence qui sera certainement très utile pour de nombreuses recherches à venir ».

NOTES :

- 1) *MIFAO* 151/1-3, Le Caire, Ifao, 2023, trois volumes, grand in-4°, cartonnés : I. Le décor, fascicule 1. Textes, 1 frontispice, 271 p. ; fascicule 2. Photographies et fac-similés, 60 planches ; fascicule 3. Paléographie, 81 planches et un commentaire de 70 pages.
- 2) Cf. *Esna* II, 1963, p. vii.
- 3) L'étude architecturale fera l'objet d'un second volume.
- 4) *In Chronique d'Égypte* 6/12, 1931, p. 259-70.



Benoît Lefebvre, *Combattre de loin chez les Romains. Réalités et représentations culturelles* (I^{er} siècle a.C. – III^e siècle p.C.), Ausonius Éditions, Scripta Antiqua 170, Bordeaux, 2024, 327 p.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage de Benoît Lefebvre *Combattre de loin chez les Romains. Réalités et représentations culturelles* (I^{er} siècle a.C. – III^e siècle p.C.), Ausonius Éditions, Scripta Antiqua 170, Bordeaux, 2024, 327p.

B. Lefebvre traite d'un sujet rare mais important. Alors que les travaux sur l'armée de l'époque impériale, concernant notamment son commandement, son recrutement, ou le système de la défense du territoire, sont relativement nombreux, peu de recherches abordent globalement la question des armes de trait et de jet, et de leur utilisation dans le combat. Après une introduction générale qui souligne que, sous l'influence des auteurs antiques qui moralisaient les façons de se battre et préféraient le

corps à corps, l'affrontement direct au glaive, au tir à l'arc et à la fronde, les historiens modernes ont négligé les unités romaines du combat de loin, même s'il est indéniable que les sources qui les concernent se font progressivement plus nombreuses sous l'Empire. Les tireurs de tout genre deviennent de plus en plus visibles, et partagent peu à peu les valeurs militaires aux côtés des légionnaires combattant au glaive.

La première partie du livre fait l'inventaire des armes du combat de loin et des troupes qui les utilisaient. Les armes utilisées sont multiples comme les noms qui les désignent, et souvent nos notions sur ces armes sont trop générales, voire erronées. B. L. passe en revue les différents types d'arcs et de flèches, décrit leur fabrication en utilisant, s'ils existent, les témoignages archéologiques. On peut citer comme exemple sa discussion aussi précise qu'intéressante sur le pilum et son utilisation, qui ne correspond pas à ce nous apprenions dans les manuels. Tout au long du volume, B.L. consacre des développements aux noms et aux types des armes de jet de tout genre ainsi qu'à tout ce que l'archéologie et les représentations figurées nous en apprennent. Ces études de terminologie et de typologie constituent l'une des difficultés du sujet mais également un des grands mérites du livre, car il est évident que la nature et les noms de ces armes ont évolué entre les Guerres Puniques et l'époque sévérienne. Le lecteur y trouvera également des pages intéressantes sur les archers originaires d'Orient et leur intégration dans les armées romaines, même si progressivement tous les archers de ces unités auxiliaires ne provenaient pas des provinces orientales que leurs noms évoquaient. Par ailleurs, les sources prouvent que le tir à l'arc était, certes, une arme de spécialistes, mais que les légionnaires, qui normalement lançaient le javelot, étaient prêts à utiliser également l'arc si les circonstances l'exigeaient, et bénéficiaient donc d'entraînements correspondants. Les cavaliers s'entraînaient quant à eux également au lancement du javelot.

Souvent relevée par les auteurs antiques, l'opposition entre les légionnaires lourdement armés et les troupes auxiliaires équipées légèrement tend à disparaître sous l'Empire, au profit d'une uniformisation progressive. Cela d'autant plus que les nouveaux ennemis qui affrontaient désormais les armées romaines les contraignaient à changer de tactique, notamment à partir d'une défaite comme celle de Crassus à Carrhes, due aux archers parthes. Néanmoins, les armées romaines n'ont pas foncièrement changé leur tactique en dépit de la nécessité d'affronter ces cavaleries d'archers, mais elles ont privilégié la combinaison entre différentes armes en fonction des situations. D'abord, les types d'armes évoluèrent pendant les quatre siècles étudiés par B.L. On observe ainsi que la hasta et la lancea remplacèrent le pilum. D'autre part, au tournant du II^e au III^e s., une mutation tactique s'opère dans l'armement et la tactique en fonction du stationnement des troupes. Pour les légions, cette diversification demeura incomplète, mais les unités auxiliaires introduisirent toutes ces armes de jet et de tir dans la tactique du combat.

B.L. passe en revue les armes de jeu ou de trait que les Romains ont pu connaître en affrontant des Celtes, des Germains, et surtout les Parthes et les Perses, des armes qui ont été progressivement utilisées par les unités auxiliaires des armées romaines. L'auteur décrit les différents types de combat où ces armes étaient employées, qu'il s'agisse de combats urbains, de sièges ou de batailles rangées. Il mobilise les textes qui montrent que, sur le champ de bataille, l'échange de tirs était destiné à démoraliser et désorganiser les troupes adverses avant le corps à corps proprement dit, notamment dans des contextes topographiques difficiles, dans des forêts ou au passage de cours d'eau. B.L. illustre toutes ces situations par des textes littéraires ou de médecins – très intéressants pour l'inventaire des blessures infligées par les archers –, par des inscriptions ou des représentations figurées.

Après la description des armes en cause et de leur mise en œuvre, l'auteur consacre la deuxième partie de son étude au combat de loin considéré comme une forme particulière de la violence guerrière. Conformément aux critiques déjà mentionnées sur le combat de loin, les sources insistent régulièrement sur la violence aveugle de ces armes, due à leur invisibilité relative. Cette forme de violence était opposée à celle du légionnaire comme la *fraus* à la *uirtus*, caractérisant la différence entre barbares et Romains. L'auteur revient souvent sur cette question, car les sources soulignent régulièrement la pratique immorale de l'art de la guerre des barbares, un thème qui remonte aux Grecs. Cette opposition est d'autant plus paradoxale qu'entre le I^{er} s. av. et le III^e s. ap. J.-C., les Romains ont intégré progressivement cette tactique et ces armes dans leur propre art militaire. On peut y voir la reconnaissance du fruit de l'éducation au tir à l'arc que pratiquaient ces populations et qui s'exprimait efficacement sur le champ de bataille. Cependant les Romains constataient également que cette éducation était incapable de l'emporter sur les légionnaires dans une bataille rangée. C'est pour maintenir l'efficacité de leur mode de combat et répondre en même temps aux attaques faites de loin que les Romains intégrèrent ces unités dans leurs armées. D'ailleurs, diverses sources prouvent que l'opposition entre l'armement et la manière de combattre des légionnaires n'était pas toujours si différentes de la pratique du combat de loin. Les très nombreuses citations littéraires qui soutiennent la démonstration de B.L. constituent une des richesses du volume, et prouvent qu'il ne convient pas de suivre de trop près la mise à l'index militaire du combat de loin qu'ont développé les mentalités grecque et romaine. Cette étude complète donc très heureusement les nombreux travaux sur l'armée romaine au cours des premiers siècles de l'Empire. »